

# Dans Des Hautes Herbes Nos Nos Sommes Prôfés

du 26.10 au 05.11, au Sample, Bagnolet

Rose-Mahé Cabel, Audrey Couppé de Kermadec, Xavier Dartayre et Ache C. Wang, Roméo Dini, Anousha Mohtashami, Louise Vendel

Catrame e cemento. Là dove c'era l'erba ora c'è una città.  
Goudron et ciment. Là où il y avait de l'herbe à présent il y a une ville.

Il Ragazzo Della via Gluck - Adriano Celentano, 1966

Lorsqu'Adriano Celentano écrit la chanson *Il Ragazzo Della via Gluck* il fait allusion à son enfance à Milan dans «la zone». Quartier, sujet à des plans d'urbanisation, où les maisons et fliches doucement ont été remplacées par de grands immeubles bétonnés. Nostalgique d'une ville où l'on pouvait courir pieds nus au bord de l'eau ou encore cueillir des plantes sauvages.

Adriano Celentano pleure ces espaces de liberté ; qui hormis le fait d'être des lieux remplis d'une nostalgie enfantine étaient aussi le berceau d'une biodiversité citadine aujourd'hui quasiment disparue.

Repousser la nature sauvage hors des villes est allé de paire avec une politique de gentrification des espaces urbains. Tout au long de notre évolution, des forêts ont été coupées, des marécages asséchés et des rivières détournées pour construire toujours plus d'habitations et de routes goudronnées. Mais au rez de certains immeubles, dans les interstices d'une plaque de béton fracturée, entre deux pavés ayant échappés au bitume, poussent encore dans la ville des marguefittes téméraires et des ailantes fiers.

Pareil à ces plantes, libres, les œuvres des sept artistes éclosent entre les murs et le sol bétonné du Sample. Chacune appelle à ces espaces marginalisés par le système hétéro-patriarcal autoproclamé régent de la nature. Alors que les terrains-vagues, sous-bois ou marais restent des lieux de communion et de communauté, où la nature plus ou moins libre trouve moyen de s'exprimer et de dialoguer via ses canaux secrets. Une grande toile se crée délicatement sous nos pieds.

Audrey Couppé de Kermadec écrit pour accompagner sa peinture *J'ai fait une sieste nu dans la forêt* «[...] j'ai compris : «n'enterre pas ta douleur, elle reviendra plus fort» Depuis, je dors sur mon troisième œil en sachant que la forêt m'appartient.» Le bois devient l'endroit possible du repos où le temps est le premier allié des sentiments turbulents. Cabanne naturelle protégeant ses habitant<sup>s</sup>. Parmi ces sentiments turbulent on y croise l'amour gravé de manière archaïque sur les *Écorcés* de Xavier Dartayre et Ache C. Wang. La volupté du cruising, du queer que l'on retrouve dans certains parcs parisiens ou dans le bois de la Cambre, une fois la nuit tombée. Creux de nature dans nos espaces citadins dans lesquels il est possible se laisser aller, un instant.

Le temps que l'on accorde à nos ressentis est le lien sensible qui noue ces œuvres à chacune. *Sadness is rebellion* de Rose-Mahé Cabel aborde la mort de manière politique. Quelle place le deuil, et plus précisément le deuil queer, a-t-il dans notre société capitaliste ?

Dans le milieu salarial un congé décès va de 8 à 14 jours, c'est ce qui est alloué pour faire son deuil. Dans différentes cultures et à différentes époques on parle de 40 jours, 4 mois à plusieurs années. On aborde également le deuil en étapes, 5, 6 ou 7, en fonction de la manière dont nos émotions sont découpées. Tout est très calculé, dessiné, en graphiques et en courbes. Le deuil est alors une trajectoire obligatoire et définie qui doit être similaire à chacune, peu importe la pluralité des sensibilités. Comme-ci toutes les morts étaient identiques, et devaient être consommées en un même temps chronométré.

*Sadness is rebellion* a pour vocation de rompre ce cycle grotesque du contrôle des émotions et offre un moment pour se recueillir collectivement sur une sépulture commune à toutes celles qui nous ont quitté.

Telle une fracture temporelle, nous permettant de pleurer, d'embrasser notre tristesse, de nous abandonner pleinement, sans penser ni au temps qui passe, ni à la productivité.

La rose enguillagée et le chardon s'extirpant du dessous d'une taule de Louise Vendel manifestent aussi leurs places et leurs besoins d'exister. Le cadre, l'espace qui leur a été imposé par l'humain n'est pas une limite pour elleux. Iels sont libres

de droïts, de créer des percées et des entre-deux comme la nature a toujours su faire hors des normes humaines. Comme le rappelle Anousha Mohtashami «le marécage est une zone in-between du mélange de l'eau et de la terre» un symbiose rappelant les fluides corporels, les muqueuses de nos corps piégés dans le paradgme nature-culture. Cet état ni totalement liquide, ni totalement solide est «l'espoir du futur, un futur moins binaire et moins catégorisé» qui nous permettra de nous détacher pleinement de la nostalgie d'Adriano Celentano et de trouver refuge dans la boue et les ruines immatérielles devenues champs de lavande où Roméo Dini et moi vous attendrons.

L. Camus-Govoroff, octobre 2023